



chapo

Journal de l'Amicale des Anciens Bayard Presse

n° 37 octobre-novembre-décembre 2006

Un bel anniversaire pour Bayard

Le Père d'Alzon et la Bonne Presse

Avrai dire, le titre choisi peut prêter à confusion. En effet, le Père d'Alzon n'a pas connu la Bonne Presse*, du moins sous ce nom.

Ce sont les Pères Picard et Vincent de Paul Bailly qui ont créé cette dénomination, neuf ans après la mort du Père d'Alzon, en 1889. Néanmoins, on doit considérer le Père d'Alzon comme le fondateur de cet ensemble éditorial et industriel, qui avait commencé en 1873, et qui, en 1877, avait pris ce nom, assez modeste : "Les bureaux du Pèlerin". Il avait été préparé à cette tâche. Au moment de la révolution de 1848 (un peu le "mai 68" d'alors), il avait lancé un journal nîmois qui a duré un peu moins d'un an : *La liberté pour tous*. Il connaissait les chances et les déboires de la grande presse. Ce qui lui a permis de faire confiance à ses deux disciples pour lancer, successivement, *Le Pèlerin* en 1873, puis *les Vies des saints*, enfin *La Croix* en mensuel, l'année même de sa mort, en 1880.

C'est lui qui proposa le titre *La Croix*, pour ce qui allait devenir le quotidien en 1883. Il y a lui-même publié divers articles relevant de la politique religieuse, articles marqués par les luttes de l'époque.

Dans *Le Pèlerin* des débuts, le Père d'Alzon publia un assez grand nombre d'articles, des homélies du dimanche, des vies de saints et des récits de voyage.



Un grand éducateur
Le P. Emmanuel d'ALZON

Le Père d'Alzon avait la plume vive, légère, toutes les qualités qui auraient pu faire de lui un journaliste à plein temps, s'il n'avait pas eu toutes ces tâches apostoliques dont il s'est acquitté.

* *La Bonne Presse* est devenue Bayard-Presses le 18 juin 1969. Bayard-Presses est devenu BAYARD le 16 mars 2001.

Père François Morvan

Les Assomptionnistes et les Oblates de l'Assomption fêtent leur fondateur, le Père Emmanuel d'Alzon, le 21 novembre prochain, date anniversaire de sa mort en 1880, son "dies natalis".

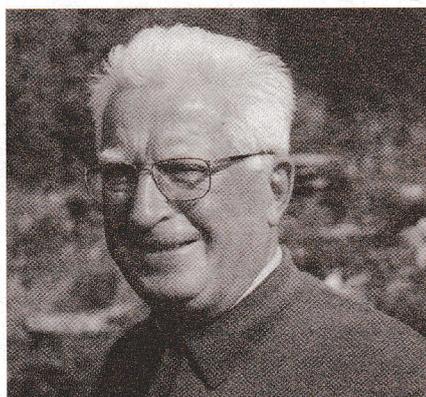
ENTRETIENS

Trente années de rapports Bayard-Assomption

Une interview
du Père Emmanuel Brajon
(page 2)

Geneviève Delachenal

Un réseau exceptionnel de relations au service de Bayard
(page 5)



Trente années de rapports Bayard-Assomption

Une interview du Père Emmanuel Brajon

Le Père Emmanuel Brajon m'a accueillie le lundi 27 février 2006, à la communauté assomptionniste de Valpré. Cette communauté est un centre d'accueil ouvert à tous, située à Écully (banlieue toute proche de Lyon), au milieu d'un parc, dans un cadre convivial agréable et facile d'accès.

Mon Père, vous êtes très fidèle à la rencontre annuelle des retraités, chaque mois de novembre, mais beaucoup d'entre nous ne vous connaissent pas et se posent la question de votre rôle à Bayard et du poste occupé.

Père Brajon, dites-nous quelles ont été vos années d'enfance.

C'est dans une très humble famille ardéchoise que je suis né, à Viviers, en 1924. De par mes origines, j'appartiens au monde rural ouvrier. J'ai grandi dans un milieu chrétien très fervent.

Comment êtes-vous entré chez les Assomptionnistes ?

Chez nous, on ignorait tout des Assomptionnistes. Vers onze ans, j'ai manifesté le désir d'entrer au petit séminaire du diocèse. Mon curé a préféré m'envoyer dans une école tenue par des religieux. Je suis entré en 1936, à l'alumnat de grammaire de Davézieux en Ardèche, tenu par les religieux assomptionnistes. Dans ce cadre de formation original et chaleureux, j'ai suivi la filière classique de la formation assomptionniste. J'ai opté pour la vie religieuse assomptionniste, où j'ai fait le parcours des études de philosophie et de théologie. J'ai été

ordonné prêtre le 19 mars 1950, à Lormoy (ancienne Seine-et-Oise). En 1958, le Père Paul Charpentier, nouveau provincial, m'a appelé pour être l'un de ses assistants, chargé surtout de suivre les problèmes de l'enseignement pour l'ensemble de la province de Paris. Car depuis mon ordination, et jusqu'en 1964, j'ai enseigné dans nos alum-nats.

Nous venons donc de parcourir à grands pas les principales étapes de votre vie d'enfance et de jeunesse, venons-en à vos liens avec Bayard. Quels ont été vos premiers contacts avec ce qui s'appelait alors "La Maison de la Bonne Presse".

Mes premiers contacts avec la Maison de la Bonne Presse remontent à 1964, à partir du moment où j'ai été nommé supérieur provincial de Paris, succédant au Père Paul Charpentier, élu assistant général. Dans une première période, de 1964 à 1967, ces contacts étaient rares et de peu d'importance. A l'époque, la Maison de la Bonne Presse ne dépendait pas de la province de Paris, mais était sous la dépendance directe du supérieur général à Rome. Il semblait normal qu'une œuvre française d'intérêt général reste sous la dépendance immédiate du gouvernement général de la congrégation.

Jusqu'en 1964, l'économiste général, le Père Eudes Hanhart, était sans cesse présent à la Bonne Presse, rencontrait la direction, suivait les choses de près au niveau de la gestion, multipliait les contacts. Son successeur américain, comme le supérieur général, se tenait plutôt à distance. Dans cette situation, le développe-

ment était beaucoup plus l'affaire des laïcs que de l'Assomption, qui suivait et approuvait.

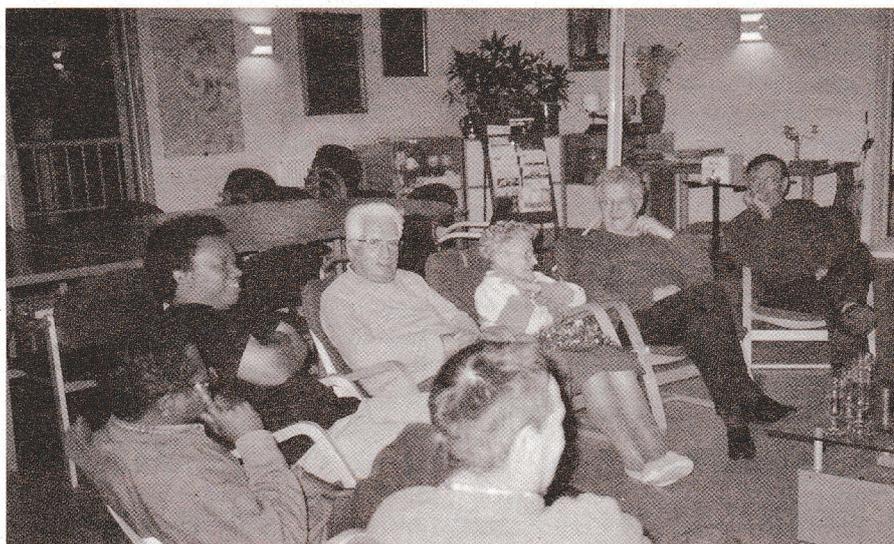
Heureusement, l'équipe de direction de la Bonne Presse alliait, à un très haut niveau, compétence professionnelle et conviction chrétienne. Elle a su faire entrer dans l'entreprise des responsables de qualité dans tous les secteurs. C'est elle qui impulsera très largement la réflexion très importante sur les finalités de la maison, qui aboutira à la définition d'une charte lors de la fameuse réunion de Grégy, en juin 1970 (charte en partie encore en vigueur aujourd'hui).

Comment avez-vous été au courant des problèmes de Bayard ?

Mon implication sérieuse dans les responsabilités assomptionnistes pour Bayard a commencé en avril 1967, date à laquelle j'ai été nommé Provincial de France et responsable des "œuvres générales françaises" transférées le 15 avril 1967 aux quatre provinces françaises *in solidum*. On parlera alors d'"œuvres communes françaises" (les O.C.F.) : Bonne Presse, pèlerinages, Instituts byzantins et augustiniens, etc.

De 1967 à 1978, j'étais donc responsable directement des "œuvres communes françaises" et, à ce titre, de Bayard, mais avec le concours de trois autres provinciaux. Aucune décision ne pouvait être prise par un seul : il fallait en discuter et faire l'unanimité. En fait, j'avais donc des pouvoirs limités. "Provincial de France" était à cette époque un beau titre à usage externe plus qu'une réalité.

Cette structure a évolué progressivement pour aboutir, dans un deuxième



Communauté de Valpré, Noël 2004 : Noël Le Bousse, Claude Maréchal, Jacqueline Levasseur, Erick, Matthieu Sitan, Pierre Jean, Émile Bleuzen.



À Rome, avec le pape Paul VI, le 6 juin 1973.

temps, à la constitution, en 1978, d'une unique province assomptionniste de France.

C'est le Père Emmanuel Rospide qui inaugurerait cette nouvelle structure comme supérieur provincial de France, de 1978 à 1984 ; viendront ensuite les Pères Claude Maréchal, Jean-Pierre Dehouck, Patrick Zago, André Antoni, Benoît Grière.

Ma situation n'était pas facile, entre les besoins des œuvres dont j'avais la charge, surtout de Bayard, et les réticences des provinces à trop s'engager sur ce terrain. J'étais tiraillé de tous côtés. Et puis, il y a eu mai 68 !

Comme provincial, vous n'aviez pas à suivre l'entreprise dans sa marche quotidienne, mais vous aviez à aborder les principaux points dans vos échanges continus avec la direction générale ?

Monsieur Jean Gélamur venait à Denfert tous les lundis matin. Je participais à des réunions régulières avec l'équipe de direction.

Mes grands soucis concernaient surtout les orientations globales du groupe, la viabilité des nouveaux projets, sa solidité financière, le personnel à fournir, les conflits à régler, les problèmes immobiliers à clarifier. De manière générale, j'avais à maintenir le rôle de l'Assomption dans la stratégie du groupe.

Quelles ont été, à l'époque, les créations majeures de la maison, celles qui ont déterminé son avenir pour de longues années ?

À mon arrivée, Bayard était à une époque de création. *Pomme d'Api*, de création récente, était une réussite. A suivi, presque année après année, sous l'impulsion d'Yves et de Mijo Beccaria, toute la chaîne de Presse Jeune.

En 1968, Roger Lavialle a lancé *Notre Temps*.

Très rapidement, j'ai participé à des débats importants, par exemple sur le changement de la formule de *La Croix* ou de l'appellation Bonne Presse.

Que de fois n'avons-nous pas remis sur le tapis le changement éventuel du titre du journal ! Bernard Wouts, industriel, a mis en place le développement du secteur : les métiers de la presse et de la diffusion ont beaucoup changé. Il a fallu investir en équipements nouveaux : rotatives, informatique, électronique...

Des investissements considérables où l'erreur n'était pas permise.

On estimait indispensable un équipement industriel performant, pour assurer à la maison son équilibre économique et son indépendance. Aujourd'hui, le contexte est très différent.

Ces années furent d'abord des années de crise dans l'Église et dans la culture ?

Après-coup, je m'étonne de la façon dont Bayard a passé ces années. À cette époque de décroissance de tout ce qui était institution chrétienne, la raison d'être de la maison s'est approfondie et a peut-être trouvé une nouvelle façon de se réaliser ; mais elle n'a jamais été mise fondamentalement en cause. Ce ne fut pas une période frileuse de repli. Au contraire, ce fut un temps d'intense créativité et de développement, dans le domaine de l'édition de presse et même dans le secteur industriel et technologique. Au fond, les choses se sont bien passées, à l'opposé de tant de craintes et de propos pessimistes.

Je suis resté en lien avec un certain nombre de laïcs qui ont travaillé ou travaillent à Bayard, à différents niveaux : directeurs, chefs de services techniques, journalistes... Ils appartenaient à des activités très différentes, pourtant je trouvais chez tous un même esprit, caractéristique de la maison, très fraternel, presque familial, fait de confiance mutuelle et de confiance au projet commun. Cet esprit m'a toujours frappé. Je pense que l'esprit de l'Assomption y est pour une bonne part.

Quelles étaient vos relations avec les instances d'Église ?

Le rédacteur en chef de *La Croix* et la direction de Bayard entretenaient

des relations assez suivies avec les évêques et le Vatican. La hiérarchie suivait avec une attention particulière tout ce qui concernait *La Croix*. Il arrivait que les autorités prennent directement contact avec moi. Monseigneur Bertoli, nonce à Paris, me téléphonait de temps en temps pour m'inviter à aller le voir à propos d'une information qui le souciait ou de ce qu'il avait entendu dire : c'était au sujet de la nomination d'un journaliste, d'un nouveau rédacteur en chef, d'un article...

À Rome, Monseigneur Benelli, substitut à la Secrétairerie d'État, s'intéressait beaucoup à *La Croix* et souhaitait que je le rencontre. J'allais souvent à Rome, soit seul, soit avec le Père Stéphan, et souvent avec Monsieur Gélamur. Il faut dire aussi que, de 1971 à 1978, j'étais président de la Conférence des supérieurs majeurs de France.

Comment avez-vous vécu personnellement l'évolution des rôles respectifs des religieux et des laïcs à Bayard ?

Depuis quelques années déjà, un religieux participait au conseil de direction de Bayard, sans que son mandat et des tâches soient définis et que ce soit sa responsabilité principale.

En 1968, la direction et l'Assomption ont estimé qu'un religieux devait être vraiment membre de la direction à plein temps.

C'est à ce poste que j'ai nommé le Père Hervé Stéphan, qui fut aussi mon premier assistant provincial. Il représentait l'Assomption dans l'équipe de direction. Il était la courroie de transmission entre le provincial et le PDG. Il exprimait la sensibilité et la réflexion d'un religieux dans l'équipe de direction. Il était particulièrement attentif au travail des religieux et des religieuses oblates, était en dialogue avec des rédactions sur les questions religieuses (surtout de Presse Jeune qui n'avait plus de rédacteur en chef religieux). Par sa personnalité et son sens du dialogue, il a su recréer un climat de confiance entre laïcs et religieux, au moment où ces relations étaient en assez profonde transformation, ce qui n'allait pas sans une part de ten-

sion pour quelques religieux et quelques laïcs. Il était le lien entre les responsables laïcs, les religieux et le provincial.

En effet, depuis quelques années, une redistribution des rôles entre religieux assomptionnistes et responsables laïcs s'opérait progressivement. Avant l'entrée de Roger Laviolle, et surtout de Monsieur Gélamur, les rôles respectifs des uns et des autres étaient nettement tranchés : les laïcs assuraient les problèmes de gestion et d'intendance, en lien avec le Père Eudes ; les religieux étaient les patrons des rédactions où la direction n'avait pas à intervenir. Seul le supérieur général avait autorité sur eux.

Comment cette redistribution a-t-elle été acceptée par les différents partenaires ?

Dans l'ensemble, cette évolution s'est bien passée. Une nouvelle conception de la présence des religieux à Bayard s'est progressivement imposée. Il n'y a plus de religieux patron d'une rédaction. La mobilité professionnelle est devenue chose normale pour les religieux aussi.

Comment l'ensemble de l'Assomption française s'est-elle impliquée dans les évolutions de Bayard ?

À partir de 1967, l'ensemble de l'Assomption française s'est progressivement engagée dans les destinées de Bayard. Cet engagement fut, pour une large part, stimulé par les rela-

tions que les religieux de la maison ont développées avec les autres communautés et œuvres assomptionnistes en France.

Pour favoriser une meilleure connaissance de Bayard, de son rôle dans l'Église et la société, de ses orientations, des religieux travaillant à Bayard ont, avec l'accord des supérieurs, institué les "Samedis de François 1er".

Il s'agissait de rencontres périodiques, où des religieux de toutes les communautés assomptionnistes de France se retrouvaient pour discuter des orientations de Bayard et des problèmes de la communication. Souvent, des directeurs de Bayard participaient à ces échanges. C'est ainsi que l'unification a fait son œuvre. Ce ne fut pas sans peine.

Quel a été votre parcours personnel, après avoir quitté la direction de la Province de France, en 1978 ?

De 1979 à 1981, je fus chargé de l'organisation des célébrations du centenaire de la mort du Père d'Alzon et de la préparation du chapitre général de 1981 (élaboration de nos nouvelles Constitutions).

De 1981 à 1987, j'étais secrétaire général de la congrégation et procureur général auprès du Saint-Siège. Je résidais à Rome, à la maison générale. Durant cette période, j'ai beaucoup voyagé.

Ensuite, en 1987, à la fin de mon mandat, et à cause de graves ennuis de santé, j'ai rejoint la communauté



Pierre Thébaud, Christiane Dauvergne et Emmanuel Brajon.

du 2, avenue Debrousse à Lyon ; j'en fus le supérieur pendant douze ans, de 1991 à septembre 2002, date à laquelle je suis arrivé à Valpré où les activités ne manquent pas : je participe à la vie de la communauté et aux activités du Centre de Valpré. J'anime et j'accompagne des équipes Notre-Dame, fort de l'expérience

acquise auprès du Père Caffarel, avec qui j'ai collaboré pendant douze ans (1983-1995) : animation de semaines de prière...

Je prêche des retraites en Bretagne, à Montpellier, Chambéry, Paris, etc.

Je suis fidèle à Lourdes depuis cinquante ans, où j'ai été longtemps

responsable de la chapelle des confessions pendant le Pèlerinage national.

Mais maintenant, à 82 ans, la fragilité de mes capacités humaines m'invite à préparer un autre avenir !"

*Propos recueillis
par Christiane Dauvergne*

Geneviève Delachenal

Un réseau exceptionnel de relations au service de Bayard

Michel Cuperly : Il y a beaucoup de vies dans votre vie, des joies, des épreuves, des engagements... Une longue vie, bientôt 87 ans à la fin 2006. Sur Internet, à votre nom, apparaissent des gerbes de références. Avec vous, pour Chapô, nous verrons aussi qu'il y a une vie avant et après Bayard.

Geneviève Delachenal : Savoir d'où je viens vous intéresse-t-il ?

Bien sûr. Vous êtes native de Jarnac, berceau de la famille Mitterrand.

Ma jeunesse s'est déroulée, jusqu'à mon mariage, aux confins de la Charente et de la Dordogne, entre Angoumois et Saintonge, la région du cognac, très ouverte sur l'extérieur, marquée par les guerres de religion de jadis, mais où naissait l'œcuménisme. Des années coupées de voyages en France et à l'étranger et d'échanges amicaux. J'étais le septième enfant d'une famille de huit, avec trois sœurs aînées et quatre frères, trois plus âgés et le huitième plus jeune. Je fus et suis restée très liée avec tous, aux existences diversifiées, remplies de responsabilités importantes et très variées.

Ayant perdu ma mère à 16 ans, j'ai eu, près de mon père, la responsabilité de "la maison". Engagée dans la JICF, un mouvement de jeunesse catholique, j'y ai rencontré Geneviève Honoré-Lainé, dont le charisme a marqué toute ma génération, puis plus tard à l'ACI, Marie-Louise Monnet, sœur de Jean Monnet. Je me suis mariée en 1942 avec Eugène Delachenal, rencontré alors

que je militais à la JICF. Mon mari a été président national de l'Union sociale des ingénieurs catholiques. C'est lui qui m'a incitée, en 1956, à entrer à l'Union féminine civique et sociale, l'UFCS. J'en ai été vice-présidente et présidente pendant 9 ans. Je suis restée très liée à ce mouvement. Les Delachenal étaient des juristes, une vieille et grande famille de Savoie. Mon beau-père a été député à plusieurs reprises, et son père a participé, avec son ami Dutoit, à la création de l'université catholique de Lille. Mon mari s'est tué en 1958, en montagne, en même temps qu'une nièce de 20 ans, écrasés l'un et l'autre par un sérac. Notre sixième enfant venait de naître. Une situation familiale lourde à porter.

Vos enfants ont à leur tour fondé des familles. Combien avez-vous de petits-enfants ?

J'ai dix-neuf petits-enfants. Certains d'entre eux sont déjà mariés. Je suis arrière-grand-mère, avec cinq arrière-petits-enfants. Tous sont loin de Paris, trois familles vivent à l'étranger. Je m'efforce chaque été de rassembler à Paris et en Savoie tous les miens et de garder avec eux des relations. Cela m'amène à beaucoup voyager ! ⁽¹⁾

Une anticipation de Brèves

Quand êtes-vous entrée à Bayard ?

C'était après "mai 68". En juillet, j'étais aux Semaines sociales. Alain Barrère en était le président. J'en faisais partie

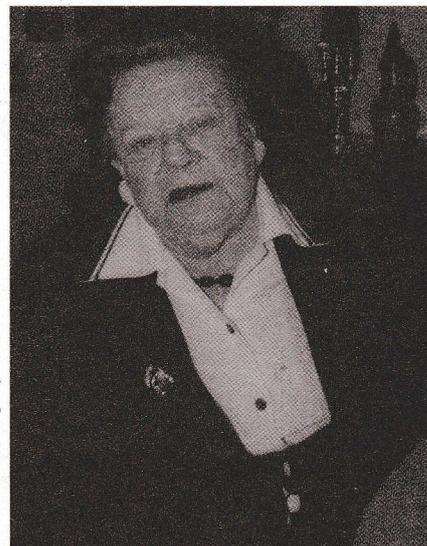


Photo : Michel Cuperly

"Elle était précieuse ; elle connaissait tout le monde dans les médias. Elle avait un réseau exceptionnel de relations auprès des personnalités les plus diverses" dit Jean Gélamur à son sujet.

au titre d'ancienne responsable de l'Union féminine civique et sociale. J'y ai noué beaucoup de relations. J'avais eu, en marge, divers contacts avec Roger Laviolle qui me connaissait bien. C'est lui qui m'a fait entrer à Bayard. "Nous avons besoin d'une personne comme vous", me dit-il.

Combien de temps êtes-vous restée à Bayard ?

Treize ans. J'y suis entrée en 1968, et j'en suis partie en 1981. J'y serais bien restée encore quelques années de plus, mais j'ai jugé impossible de demeurer responsable des relations extérieures de Bayard-Presse et attachée à la direction générale, alors que mon frère François venait d'être élu Président de la République. Je m'en étais entretenu avec Jean Gélamur. Il eut été trop facile de susciter des commentaires mêlant politique et groupe de presse, même si je n'étais en rien engagée politiquement.

Il y avait deux facettes dans mes fonctions de relations : les relations internes et les relations externes à l'entreprise. La politique globale de relations extérieures que je me suis efforcée de mener s'articulait autour de quatre objectifs :

- faire connaître à l'extérieur les publications que produisait Bayard-Presses ;
- élargir les relations que Bayard pouvait nouer avec l'extérieur ;
- améliorer l'image du groupe dans le plus possible de milieux ;
- et cela, en liaison étroite avec le Président et tous les acteurs des publications de la Maison.

Ce que j'ai amorcé était le départ de ce que *Brèves* représente aujourd'hui, avec sa direction de la communication, un budget important, des journalistes, de la couleur, etc. Je n'avais aucune de ces ressources. Je suis enchantée de voir que mon vœu, faute de moyens et de temps, se concrétise maintenant.

Déjeuner fructueux

Ces fonctions nouvelles qui m'étaient confiées ont suscité au départ des interrogations. Elles se sont exprimées lors de la première rencontre des cadres de Bayard, après mon arrivée. Un épisode a permis de faire tomber ces préventions. J'avais reçu chez moi, avec des journalistes de *La Croix*, mon ami François Dalle, le patron de L'Oréal. Par la suite, je l'ai fait inviter à Bayard par Jean Gélamur. Déjeuner fructueux s'il en fut ! Au cours du repas, François Dalle a demandé à Jean Gélamur : "Que fait-on avec votre groupe ? Julien Lorthiois, chargé de la publicité à Bayard, a répondu : "Rien !" Sur-le-champ, François Dalle a donné le feu vert à la conclusion d'un très important contrat de publicité à paraître dans *Le Pèlerin*. "Je suis ravi de ce déjeuner", a confié François Dalle à Jean Gélamur au pied de l'ascenseur, à la sortie de Bayard... Et, par la suite, lorsqu'un cadre de Bayard s'est inquiété du coût du poste créé pour Geneviève Delachenal, Jean Gélamur lui a répondu : "Ne vous souciez pas, ce poste est payé pour au moins dix ans !" Les préventions à mon sujet sont retombées...

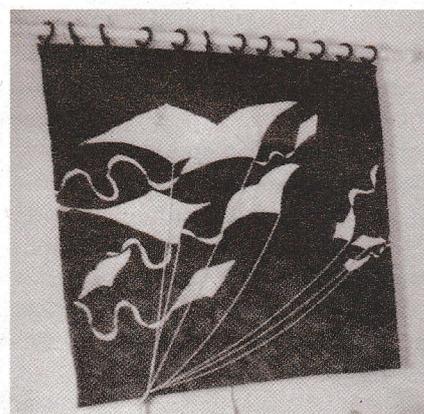
Je voudrais aussi évoquer une opération dont a bénéficié *La Croix* à la suite de mes contacts avec le diplomate Jean-Fernand Laurent, ambassadeur auprès de l'Unesco, lecteur de *La Croix*. Il me signala les perspectives d'une conférence internationale prochaine qui devait se tenir à Helsinki sur le thème de la biosphère et de l'écologie, des thèmes qui commençaient à faire leur apparition. "Voilà, me dit-il, j'ai tous les papiers sur les communications projetées. Vous serez le premier journal à les aborder". J'ai présenté l'affaire aux rédacteurs en chef de *La Croix*, Lucien Guissard et André Géraud. C'est ainsi que, sous la rubrique "Sauvegarde de la nature et de la vie", avec un logo, sont parues, sur plus de soixante numéros, des opinions signées des plus grands noms de personnalités qui ont ainsi fait leur entrée dans les colonnes d'un journal qui leur était, pour beaucoup, bien éloigné et qui, sans cette campagne, n'auraient jamais été reconnues. *La Croix* a bien été la première sur le coup.

Des missions multiples

Que d'énergie avez-vous dépensée dans ces actions de relations pour le groupe Bayard !

Je me suis beaucoup dépensée, c'est bien vrai. Des missions multiples, en train, avec ma petite voiture, en métro. Des courses d'où je revenais avec quelquefois trois amendes par jour ; des contacts jusqu'à minuit. Mais avec des résultats heureusement mesurés par les citations dans les journaux, les radios, les télévisions, d'interviews publiées par les journaux du groupe. J'ai en tête une interview de Raymond Barre, trente fois citée ! Je connaissais tout le monde dans les médias. Je me souviens aussi d'une rencontre avec Jean-Pierre Elkabach, dont j'admire le professionnalisme avec sa chaîne parlementaire du Sénat, au sujet d'une opération lancée par *Le Pèlerin*. Je lui avais remis les documents. Il m'avait promis d'en parler. Il a fait impromptu une excellente émission.

J'ai encore en mémoire les péripéties



Dans l'appartement parisien de Geneviève Delachenal, au mur, une œuvre de l'une de ses filles.

de la célébration des 100 ans de *Pèlerin*. Une date est retenue, tout est prêt, les 2000 invitations sont expédiées pour le début de la semaine suivante, le lundi en soirée. Tout est prévu, sauf la mort de Jean-Paul Ier, ce pape qui est resté si peu de temps en fonction. Les cérémonies à son intention à Rome sont prévues le jour de notre grande réunion pour *Le Pèlerin* à Paris. Branle-bas à Bayard ! Il fallait décommander toutes les invitations. Surprise : La Poste ne pouvait pas accepter l'envoi de plus de 1500 télégrammes à partir de Paris. Les 1500 télégrammes ont été expédiés à des personnalités dont on ne savait pas si elles étaient encore chez elles. Ce n'était pas l'époque d'Internet et des courriers électroniques. Des centaines de coups de fil à donner... Quel week-end ! Notre réaction a été remarquable et remarquée : l'Association spécialisée en matière de relations publiques en a fait un thème d'étude. C'est l'une des membres de cette association qui me l'a dit lors d'une rencontre récente, après m'avoir embrassée : "Avoir pu décommander, l'avant-veille d'une soirée, 2000 personnes, c'est un vrai exemple de réussite".

Un tour de France des régions

Que dire de votre participation aux soirées débat à travers la France !

C'est, en effet, plus de soixante soirées débat qui ont été mises sur pied avec Georgette Pierre. Ma responsabilité concernait le choix et l'approche des personnalités qui devaient

débattre de l'avenir de leur région à la tribune ; celle de Georgette Pierre était de mobiliser les Amis-Croix. C'était salle comble à chaque soirée, avec des participations impressionnantes, parfois tumultueuses, comme à Grenoble ou à Montpellier. À Strasbourg, en 1975, le maire, Pierre Pflimlin, avait laissé entendre, avant de pénétrer dans le Palais des congrès, qu'il devrait partir avant la fin de la soirée pour prendre un train pour Paris. Il a vu alors la foule qui avait rempli la salle, plus de 1800 personnes. À onze heures du soir, nous avons constaté que le maire est bien resté jusqu'au bout, répondant aux nombreuses interpellations. Participait à cette soirée, à ses côtés, entre autres, à la tribune, le délégué de l'organisation patronale régionale, Daniel Hoeffel. Il a fait une intervention si remarquée qu'il en a gagné une belle notoriété. À la suite de cette rencontre débat avec *La Croix*, il lui avait été demandé de dire s'il accepterait de se présenter aux élections sénatoriales. Ce qu'il a fait. Il a été élu sénateur, puis nommé ministre. Il m'a toujours manifesté une grande gratitude chaque fois que je me suis rendue à des rencontres à Strasbourg.

Une plainte remontait souvent à l'occasion de ces soirées : celle de régions qui supportaient mal le poids de la capitale, son hégémonie. "Non aux barons de Charlemagne !" a-t-on entendu à Montpellier...

À Marseille, c'est Gaston Defferre, le maire de l'époque, que nous avons été saluer, en préalable, en sa mairie, qui s'est esquivé avant la fin des débats pour aller donner le bon à tirer du quotidien *Le Provençal*, après relecture de son éditorial à paraître le lendemain. Dans certaines petites villes, nous étions surpris de l'affluence : plus de 900 personnes à Charleville-Mézières ! À Tours, dont Jean Royer était alors le maire, nous avons débattu de l'aménagement de la vallée de la Loire. Deux grandes soirées ont eu lieu à Lyon et Lille.

En soirée, tardivement, Georgette Pierre et Jean Gélamur et nous tous, rencontrions les Amis-Croix. Au petit matin, c'était le retour à Paris,

par le premier train, après une petite nuit dans un hôtel des plus modestes. Jacques Marion assurait les comptes-rendus dans *La Croix*.

Entregent

Vous étiez aussi présente à de nombreux congrès, ceux du patronat chrétien, des HLM ou autres, représentant Bayard-Pressé. À La Croix, vous étiez bien accueillie, j'en témoigne pour l'équipe du service "Économie".

Oui, André Géraud et Lucien Guissard, rédacteurs en chef, ont même admis que je puisse assister, sans y prendre la parole, aux réunions avec les chefs de service le matin, pour être au fait des besoins et des projets. C'est avec votre service et avec les services de politique intérieure et de politique étrangère que j'ai le plus travaillé. J'ai eu la satisfaction de voir que, à mon initiative, au moment de la guerre des six jours, les ambassadeurs de cinq pays voisins d'Israël, ceux de Syrie, d'Égypte et autres ont pu venir tour à tour, en trois semaines, s'entretenir à Bayard, au cours d'un déjeuner, autour de Jean Gélamur et des journalistes de *La Croix*. Je pourrais vous citer bien d'autres exemples de relations nouées avec l'Algérie, l'Allemagne, etc.

Jean Gélamur témoigne de votre entregent : "Elle était précieuse, m'a-t-il dit récemment, dans les relations avec les médias : elle les connaissait tous. Elle faisait les choses avec une régularité et une fidélité exemplaires. Elle m'a beaucoup aidé aussi par son action auprès de personnalités les plus diverses. Elle avait un réseau de relations exceptionnel".

J'ajoute ici mon témoignage. Par vous, nous avons eu l'accès facilité à des responsables de très haut niveau, nous ménageant ainsi des entretiens qui, sans vous, eussent été plus aléatoires. À combien évaluer le prix d'une heure d'entretien mensuel privé dans son bureau avec Bernard Clappier, le gouverneur de la Banque de France ? Cette heure-là, pas une minute de plus, mais pas une minute de moins, la pendule du gouverneur sonnait au début et à la fin de l'entretien- c'est à vous que La Croix l'a due.

"À ma seule initiative"

Évoquons votre vie "après Bayard"...

Après Bayard, il y a trois choses importantes auxquelles je me suis consacrée. Ce sont, entre autres, mais d'abord, l'école et l'enseignement privé, son avenir. C'était au début du premier septennat de François Mitterrand. Pendant trois ans, j'y ai joué un rôle que je crois important et j'insiste, à ma seule initiative.

Je m'en suis occupée avec nombre de responsables politiques importants de divers bords, avec le Premier ministre du moment, Pierre Mauroy qui m'en témoigne reconnaissance ; avec le ministre Alain Savary ; avec Mgr Jean-Marie Lustiger ; avec Mgr Guibertau, que j'ai rencontré à une réunion récente du Groupe des Dombes sur l'œcuménisme. À l'époque de cette grande confrontation sur l'avenir de l'enseignement libre, dans les années 1982, 1983, 1984, je suis restée avec lui en contact constant, je le voyais jusqu'à cinq fois par semaine. Sur ce que j'ai essayé de faire en ce domaine, j'ai de nombreux documents. Mon frère

Bulletin d'adhésion

ou de renouvellement des cotisations (1)

- Membre adhérent**
cotisation 2006 inchangée * 8 €
- Membre associé**
conjoint(e), compagne ou compagnon * 5 €
- Membre bienfaiteur**
contribution financière annuelle minimum * 23 €

(*) Rayez la mention inutile.

Joindre chèque bancaire ou virement postal à l'ordre de: Amicale des Anciens Bayard Presse.

(1) En cas de renouvellement, prière de bien vouloir joindre à votre règlement votre carte d'adhérent. Elle vous sera retournée avec l'apposition du tampon dans la case millésimée concernée.

●●● François pensait que les choses s'arrangeraient.

La grande affaire des soins palliatifs

Toujours dans la rubrique "après Bayard", je noterai votre participation à l'activité du Conseil économique et social, comme membre de l'une de ses commissions, celle des relations extérieures, votre participation à divers mouvements, à la commission féminine du Mouvement européen, aux rencontres d'ARRI, Association réalités et relations internationales... C'est aussi et surtout, la grande affaire des soins palliatifs.

Lancer ce grand courant en faveur des soins palliatifs a mobilisé, en effet, ma réflexion et mon activité à partir de 1982. Cela s'est fait avec d'autres, de diverses disciplines. Il s'agissait de susciter un grand courant d'opinion et de créer des centres de soins, mais il fallait d'abord définir la notion même de soins palliatifs. Je me suis rapprochée du professeur Schaefer, cancérologue de Grenoble. C'est lui le premier qui, dans son service d'oncologie, a créé, à proprement parler, un tel service de soins. C'est lui qui disait : "Quand il n'y a plus rien à faire, tout reste à faire".

Allant très souvent en Savoie, j'y rencontrais une grande amie, Christiane Jomain, qui commençait à faire des soins palliatifs dans son hôpital. Elle a d'ailleurs écrit un livre édité par Bayard et qui s'intitule "Mourir dans la tendresse". Ce livre a été traduit en italien, en espagnol. J'ai travaillé à le lancer, avec, entre autres, Odile Douroux qui en a fait la recension dans *Le Pèlerin*. C'est le

premier livre sur les soins palliatifs. Christiane Jomain et moi avons étroitement collaboré avec le professeur Schaefer.

J'étais partie prenante de ce mouvement naissant en 1982, qui s'appelait : "Jusqu'à la mort accompagner la vie", Jalmaalv. Ce sigle est bizarre, stupide même, c'est le pur produit d'esprits militants, mais l'association s'est vite propagée. J'ai créé en 1988 Jalmaalv-Paris-Ile-de-France. La fédé-

Une date à retenir

Mardi
14 novembre 2006

57, rue Violet – Métro Émile Zola
à partir de 10 h 15

**Rencontre traditionnelle
d'automne, chez les Petites
Sœurs de l'Assomption.
Messe pour nos défunts.**

ration Jalmaalv compte aujourd'hui soixante associations dans toute la France. J'en ai été l'une des vice-présidentes nationales.

C'est alors qu'avec le professeur Laplane, chef du service Charcot à la Salpêtrière, et le professeur Schaefer, avec qui j'ai collaboré, a été créée la Sfap, la Société française d'accompagnement et de soins palliatifs, qui rassemble l'ensemble des associations qui mettent en place de tels soins. J'ai fait partie de son conseil d'administration. Le président de la Sfap est l'interlocuteur des gouvernements en ce domaine.

Nous avons mené, en 1991, une action auprès du Parlement européen, à l'époque où le professeur Léon Schwartzberg, député européen, préparait un texte ouvrant la porte à l'euthanasie.

Nous avons rencontré des présidents des divers groupes parlementaires du Parlement à Strasbourg. Par la suite, j'ai écrit au président du Parlement européen lui-même, le baron Crespo, sollicitant et obtenant une rencontre pour lui faire part de nos préoccupations. Le président Crespo a réuni les présidents des partis représentés au Parlement et leur a dit : "Ce sujet (l'euthanasie) est une affaire trop grave pour être traitée à la légère. Remettons cela à plus tard".

C'était en 1991. Jamais le projet de résolution n'est venu devant le Parlement européen. Que va-t-il se passer par la suite ? Je n'en sais rien.

Sœur de Président

Quittant Bayard, en 1981, vous êtes la sœur du président de la République : comment vit-on cette situation ?

J'étais proche, certes, de François, mais autonome, libre d'attaches partisans, forte de mes propres convictions. Je me suis beaucoup investie personnellement pour les causes que nous avons évoquées et bien d'autres.

Être la sœur du Président n'est pas facile à vivre. Vous êtes assaillie de sollicitations. Les gens sont contre la politique, contre les députés ("Tous des pourris"... sauf le leur). Mais dès qu'ils vous croisent, ils vous demandent d'intervenir en haut lieu et implorent votre intervention. Si vous portez le nom de Mitterrand, alors vous êtes submergé de dossiers, accablé de coups de téléphone. Les requêtes arrivaient de partout. Je n'étais pas le facteur de l'Élysée

Recueilli par Michel Cuperly, mars 2006

⁽¹⁾ La fille aînée de Geneviève Delachenal, Elisabeth de Waldenburg, mère de 4 enfants vivant aux États-Unis, est décédée le 16 juillet 2006.

Pour une première adhésion, remplir la grille ci-dessous

_____	_____
Mme, Mlle, M.	Nom
_____	_____
Prénom	
_____	_____
Complément d'adresse (Résidence, esc., bât.)	
_____	_____
Numéro	Rue/Av./Bd/Lieu-dit
_____	_____
Code postal	Commune

À adresser à Mme Ginette PEUVRIER – Amicale des Anciens Bayard Presse –
3, rue Bayard – 75008 Paris

